

Proche de l'homme, vulnérable comme lui, la maison de chaume me fascine par sa texture d'argile et de bois vivants.

L'art primitif du potier, le plaisir infantile de maçonner, de malaxer la terre glaise, ne sont pas étrangers à l'invention du torchis qui garnit les intervalles entre les poutres.

Torchis : paille et argile. Terre humide truffée de graminées. Nombreux sont les mythes où les dieux créateurs façonnent le premier homme avec de la boue. Les colombages, constitués de bois eux aussi renvoient à un matériau originel et pur. Comme si la maison devait être faite avec des troncs et des branches vivantes de la forêt primitive.

Le rapport bois-boue, paille-terre, argile-poutre impose une vérité profonde, relève d'un état presque naïf de l'humanité.

La pierre, c'est déjà l'adulte.

La chaumière, féérique et familière, nichée dans les vallons verdoyants, au bord des rivières, à l'orée des bois, s'inscrit totalement dans le paysage avec lequel elle se confond.

Son toit est couvert de chaume clair comme la toison d'un marais. La terre humide des murailles n'est que le prolongement du sol.

Les poutres révèlent des fleurs de résine, des nœuds, des fissures, des rides pareilles aux métamorphoses d'un visage humain.

Au sommet du toit, s'étire une rangée d'iris, comme si l'abondante végétation des cours se glissait dans les murs, passait sous le toit pour rejaillir là-haut en une effervescence de verdure.

Ainsi la chaumière se trouve-t-elle prise dans une tenaille végétale. Nichée, la chaumière au creux du feuillage ! Dissimulée, tapie. Elle est refuge, hutte perfectionnée, mais toujours proche d'une simple image d'abri.

Nul désir d'impressionner le voisinage.

Maison paysanne, fleurie, feuillue.

Entrelacs maladroits d'humus et de bon bois.

Paradis des souris, des campagnols, des araignées, trouvant refuge dans la fourrure et la chaleur du chaume.



**Patrick Grainville**  
*Au long des haies de Normandie*

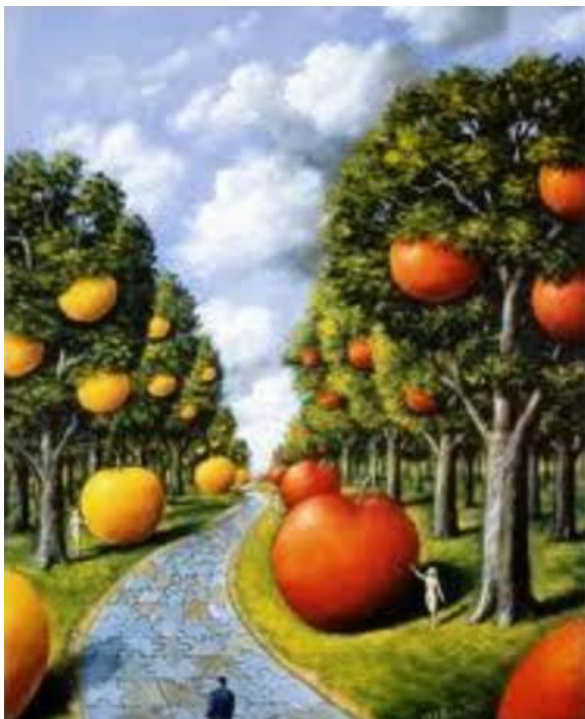
*L'odeur de mon pays*

**Lucie Delarue-Mardrus (17 octobre 1914)**

L'odeur de mon pays était dans une pomme.  
Je l'ai mordue avec les yeux fermés du somme,  
Pour me croire debout dans un herbager vert.  
L'herbe haute sentait le soleil et la mer,  
L'ombre des peupliers y allongeaient des raies,  
Et j'entendais le bruit des oiseaux, plein les haies,  
Se mêler au retour des vagues de midi...

Me vit-elle, au milieu du soleil et, debout,  
Manger, les yeux fermés, la pomme rebondie  
De tes prés, copieuse et forte Normandie ?...  
Ah! je ne guérirai jamais de mon pays!  
N'est-il pas la douceur des feuillages cueillis  
Dans la fraîcheur, la paix et toute l'innocence?

Et qui donc a jamais guéri de son enfance ?...



*La Normandie herbagère,  
éclatante et mouillée*  
**Lucie Delarue-Maldrus**

Tableau de Rafal Olbinski

De Dieppe au Havre, la côte présente une falaise ininterrompue, haute de cent mètres environ, et droite comme une muraille.

De place en place, cette grande ligne de rochers blancs s'abaisse brusquement, et une petite vallée étroite, aux pentes rapides couvertes de gazon ras et de joncs marins, descend du plateau cultivé vers une plage de galet où elle aboutit par un ravin semblable au lit d'un torrent. La nature a fait ces vallées ; les pluies d'orages les ont terminées par ces ravins, entaillant ce qui restait de falaise, creusant jusqu'à la mer le lit des eaux qui sert de passage aux hommes.



**Guy de Maupassant**  
***Le Saut du berger (1882)***

Claude Monet  
Cabane des douaniers à Varengeville  
(1882)

La cour de ferme, enfermée par les arbres, semblait dormir. L'herbe haute, où des pissenlits jaunes éclataient comme des lumières, était d'un vert puissant, d'un vert tout neuf de printemps. L'ombre des pommiers se ramassait en rond à leurs pieds ; et les toits de chaume des bâtiments, au sommet desquels poussaient des iris aux feuilles pareilles à des sabres, fumaient un peu comme si l'humidité des écuries et des granges se fût envolée à travers la paille.



***Histoire  
d'une fille de ferme  
Guy de Maupassant  
in. La maison Tellier,  
1881***

Un village normand, Claude Monet



Ce qui est admirable à Rouen, c'est que les murs de toutes les maisons sont formés de grands morceaux de bois placés verticalement à un pied les uns des autres : l'intervalle est rempli par de la maçonnerie.

Mais les morceaux de bois ne sont point recouverts par le crépi ; de façon que, de tous les côtés l'oeil aperçoit des angles aigus et des lignes verticales.

Ces angles aigus sont formés par certaines traverses qui fortifient les pieds droits et les unissent, et présentent de toutes parts la forme du jambage du milieu d'un N majuscule ...

Voilà, selon moi, la cause de l'effet admirable que produisent les constructions gothiques de Rouen ; elles sont les capitaines des soldats qui les entourent...

En arrivant, je suis allée tout seul rue de le Pie, voir la maison où naquit en 1606 Pierre Corneille ; elle est en bois, et le premier étage avance de deux pieds sur le rez-de-chaussée ; c'est ainsi que sont toutes les maisons du Moyen-Âge à Rouen, et ces maisons qui ont vu brûler la Pucelle sont encore en majorité.



**Henry Beyle, dit Stendhal**  
***Mémoires d'un touriste***  
**1838**

À une distance de dix kilomètres, la voiture s'arrêta en vue d'un long manoir délabré qu'on appelle le château de Gueures. S'approchant de la grille ouverte, Raoul constata que, dans le parc, grouillait tout un peuple d'ouvriers qui retournaient la terre des allées et des pelouses.

Il était dix heures.

Sur le perron, les entrepreneurs reçurent les cinq associés.

Raoul entra sans être remarqué, se mêla aux ouvriers, et les interrogea. Il apprit ainsi que le château de Gueures venait d'être acheté par le marquis de Rolleville et que les travaux d'aménagement avaient commencé le matin. (...)

Le potager, sur la gauche, était dominé par l'église du village, et le cimetière de l'église se continuait, à l'intérieur du potager, par un tout petit espace clos qui servait jadis de sépulture aux châtelains de Gueures.

De fortes grilles l'entouraient. Des ifs s'y pressaient. Or, à la seconde même où Raoul dévalait le long de cet enclos, une porte fut entrebâillée, un bras se tendit et barra la route, une main saisit la main du jeune homme, et Raoul, stupéfait, se vit attiré dans le massif obscur par une femme qui referma aussitôt la porte au nez des assaillants.



**Maurice Leblanc**  
*La Comtesse de Cagliostro*

La cour de ferme, enfermée par les arbres, semblait dormir. L'herbe haute, où des pissenlits jaunes éclataient comme des lumières, était d'un vert puissant, d'un vert tout neuf de printemps. L'ombre des pommiers se ramassait en rond à leurs pieds ; et les toits de chaume des bâtiments, au sommet desquels poussaient des iris aux feuilles pareilles à des sabres, fumaient un peu comme si l'humidité des écuries et des granges se fût envolée à travers la paille.

La servante arriva sous le hangar où l'on rangeait les chariots et les voitures.

Il y avait là, dans le creux du fossé, un grand trou vert plein de violettes dont l'odeur se répandait, et, par-dessus le talus, on apercevait la campagne, une vaste plaine où poussaient les récoltes, avec des bouquets d'arbres par endroits, et, de place en place, des groupes de travailleurs lointains, tout petits comme des poupées, des chevaux blancs pareils à des jouets, traînant une charrue d'enfant poussée par un bonhomme haut comme le doigt.



**Guy de Maupassant**  
*Histoire*  
*d'une fille de ferme*  
**in. La maison Tellier**

La fille de ferme  
Thérèse Marthe Françoise Dupré



Vers quatre heures du matin, Charles, bien enveloppé dans son manteau, se mit en route pour les Bertaux. Encore endormi par la chaleur du sommeil, il se laissait bercer au trot pacifique de sa bête. (...)

Comme il passait par Vassonville, il aperçut, au bord d'un fossé, un jeune garçon assis sur l'herbe.

— Êtes-vous le médecin ? demanda l'enfant.

Et, sur la réponse de Charles, il prit ses sabots à ses mains et se mit à courir devant lui.

L'officier de santé, chemin faisant, comprit aux discours de son guide que M. Rouault devait être un cultivateur des plus aisés. Il s'était cassé la jambe, la veille au soir, en revenant de faire les Rois, chez un voisin. Sa femme était morte depuis deux ans. Il n'avait avec lui que sa demoiselle, qui l'aidait à tenir la maison.

Les ornières devinrent plus profondes. On approchait des Bertaux. Le petit gars, se coulant alors par un trou de haie, disparut, puis il revint au bout d'une cour en ouvrir la barrière. Le cheval glissait sur l'herbe mouillée ; Charles se baissait pour passer sous les branches. Les chiens de garde à la niche aboyaient en tirant sur leur chaîne. Quand il entra dans les Bertaux, son cheval eut peur et fit un grand écart.

C'était une ferme de bonne apparence. On voyait dans les écuries, par le dessus des portes ouvertes, de gros chevaux de labour qui mangeaient tranquillement dans des râteliers neufs. Le long des bâtiments s'étendait un large fumier, de la buée s'en élevait, et, parmi les poules et les dindons, picoraient dessus cinq ou six paons, luxe des basses-cours cauchoises. La bergerie était longue, la grange était haute, à murs lisses comme la main. Il y avait sous le hangar deux grandes charrettes et quatre charrues, avec leurs fouets, leurs colliers, leurs équipages complets, dont les toisons de laine bleue se salissaient à la poussière fine qui tombait des greniers.

La cour allait en montant, plantée d'arbres symétriquement espacés, et le bruit gai d'un troupeau d'oies retentissait près de la mare.



## Gustave Flaubert *Madame Bovary*

Ferme cauchoise, Jean Quéméré



Il voulait lui montrer l'embellissement du château, de son château. La façade qui donnait sur l'intérieur des terres était séparée du chemin par une vaste cour plantée de pommiers. Ce chemin, dit vicinal, courant entre les enclos des paysans, joignait, une demi-lieue plus loin, la grande route du Havre à Fécamp.

Une allée droite venait de la barrière de bois jusqu'au perron. Les communs, petits bâtiments en caillou de mer, coiffés de chaume, s'alignaient des deux côtés de la cour, le long des fossés des deux fermes.

Les couvertures étaient refaites à neuf ; toute la menuiserie avait été restaurée, les murs réparés, les chambres retapissées, tout l'intérieur repeint. Et le vieux manoir terni portait, comme des taches, ses contrevents frais, d'un blanc d'argent, et ses replâtrages récents sur sa grande façade grisâtre.

L'autre façade, celle où s'ouvrait une des fenêtres de Jeanne, regardait au loin la mer, par-dessus le bosquet et la muraille d'ormes rongés du vent.

Jeanne et le baron, bras dessus bras dessous, visitèrent tout, sans omettre un coin ; puis ils se promenèrent lentement dans les longues avenues de peupliers, qui enfermaient ce qu'on appelait le parc. L'herbe avait poussé sous les arbres, étalant son tapis vert. Le bosquet, tout au bout, était charmant, mêlait ses petits chemins tortueux, séparés par des cloisons de feuilles.



**Guy de Maupassant**  
*Une vie*

Le château de Champ d'Oisel

Tout à coup, après un brusque détour du val, le château de la Vrilliette se montra, adossé d'un côté à la pente boisée et, de l'autre, trempant toute sa muraille dans un grand étang que terminait, en face, un bois de hauts sapins escaladant l'autre versant de la vallée.

Il fallut passer par un antique pont-levis et franchir un vaste portail Louis XIII pour pénétrer dans la cour d'honneur, devant un élégant manoir de la même époque à encadrements de briques, flanqué de tourelles coiffées d'ardoises.

Julien expliquait à Jeanne toutes les parties du bâtiment, en habitué qui le connaît à fond. Il en faisait les honneurs, s'extasiant sur sa beauté : « *Regarde-moi ce portail ! Est-ce grandiose une habitation comme ça, hein ! Toute l'autre façade est dans l'étang, avec un perron royal qui descend jusqu'à l'eau ; et quatre barques sont amarrées au bas des marches, deux pour le comte et deux pour la comtesse. Là-bas à droite, là où tu vois le rideau de peupliers, c'est la fin de l'étang ; c'est là que commence la rivière qui va jusqu'à Fécamp. C'est plein de sauvagine ce pays. Le comte adore chasser là-dedans. Voilà une vraie résidence seigneuriale. »*

La porte d'entrée s'était ouverte, et la pâle comtesse apparut, venant au-devant de ses visiteurs, souriante, vêtue d'une robe traînante comme une châtelaine d'autrefois. Elle semblait la belle dame du lac, née pour ce manoir de conte.

Le salon, à huit fenêtres, en avait quatre ouvrant sur la pièce d'eau et sur le sombre bois de pins qui remontait le coteau juste en face.



## Guy de Maupassant *Une vie*

Femme à l'ombrelle tournée vers la droite  
Claude Monet, 1886

Après deux heures de route par des chemins pierreux, à travers cette plaine verte et toujours pareille, la guimbarde entra dans une de ces cours à pommiers, et elle s'arrêta devant un vieux bâtiment délabré où une vieille servante attendait à côté d'un jeune gars qui saisit le cheval.

On entra dans la ferme. La cuisine enfumée était haute et vaste. Les cuivres et les faiences brillaient, éclairés par les reflets de l'âtre. Un chat dormait sur une chaise, un chien dormait sous la table. On sentait, là-dedans, le lait, la pomme, la fumée, et cette odeur innommable des vieilles maisons paysannes, odeur du sol, des murs, des meubles, odeur des vieilles soupes répandues, des vieux lavages et des vieux habitants, odeur des bêtes et des gens mêlés, des choses et des êtres, odeur du temps, du temps passé.

Je ressortis pour regarder la cour. Elle était très grande, pleine de pommiers antiques, trapus et tortus, et couverts de fruits, qui tombaient dans l'herbe, autour d'eux. Dans cette cour, le parfum normand des pommes était aussi violent que celui des orangers fleuris sur les rivages du Midi.

Quatre lignes de hêtres entouraient cette enceinte. Ils étaient si hauts qu'ils semblaient atteindre les nuages, à cette heure de nuit tombante, et leurs têtes, où passait le vent du soir, s'agitaient et chantaient une plainte interminable et triste.

Je rentrai. Le baron se chauffait les pieds et écoutait son fermier parler des choses du pays. Il racontait les mariages, les naissances, les morts, puis la baisse des grains et les nouvelles du bétail. La Veularde (une vache achetée à Veules) avait fait son veau à la mi-juin. Le cidre n'avait pas été fameux, l'an dernier. Les pommes d'abricot continuaient à disparaître de la contrée.

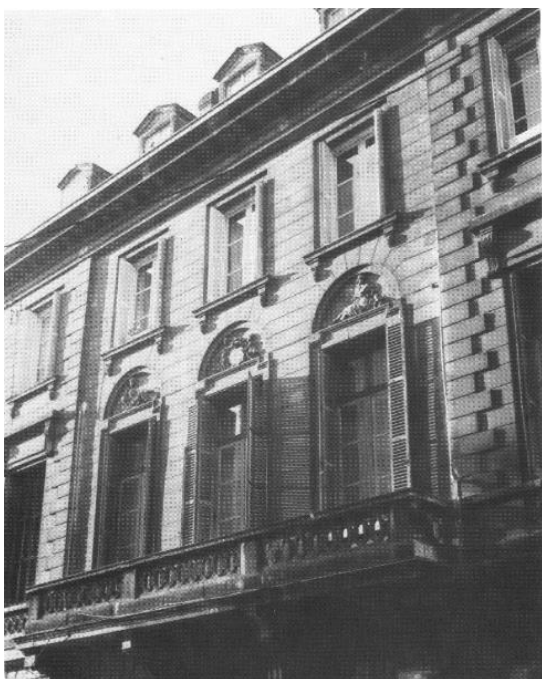


**Guy de Maupassant**  
***Le fermier***  
in.  
***Contes du jour et de la nuit***  
**(1887)**



La maison faisait angle entre la rue de Crosne et la rue Fontenelle. Elle ouvrait sa porte cochère sur celle-là ; sur celle-ci le plus grand nombre de ses fenêtres. Elle me paraissait énorme ; elle l'était. Il y avait en bas, en plus du logement des concierges, de la cuisine, de l'écurie, de la remise, un magasin pour les « rouenneries » que fabriquait mon oncle à son usine du Houlme, à quelques kilomètres de Rouen. Et à côté du magasin, ou plus proprement de la salle de dépôt, il y avait un petit bureau, dont l'accès était également défendu aux enfants, et qui du reste se défendait bien tout seul par son odeur de vieux cigare, son aspect sombre et rébarbatif. Mais combien la maison, par contre, était aimable !

Dès l'entrée, la clochette au son doux et grave semblait vous souhaiter bon accueil. Sous la voûte, à gauche, la concierge, de la porte vitrée de sa loge exhaussée de trois marches, vous souriait. En face s'ouvrait la cour, où de décoratives plantes vertes, dans des pots alignés contre le mur du fond, prenaient l'air, et, avant d'être ramenées dans la serre du Houlme, d'où elles venaient et où elles allaient refaire leur santé, se reposaient à tour de rôle de leur service d'intérieur.



**André Gide**  
*Si le grain ne meurt*

J'étais de santé délicate.

La sollicitude de ma mère et de Miss Ashburton, tout occupée à prévenir ma fatigue, si elle n'a pas fait de moi un paresseux, c'est que j'ai vraiment goûté au travail.

Dès les premiers beaux jours, toutes deux se persuadent qu'il est temps pour moi de quitter la ville, que j'y pâlis ; vers la mi-juin, nous partons pour Fongueusemare, aux environs du Havre, où mon oncle Bucolin nous reçoit chaque été.

Dans un jardin pas très grand, pas très beau, que rien de bien particulier ne distingue de quantité d'autres jardins normands, la maison des Bucolin, blanche, à deux étages, ressemble à beaucoup de maisons de campagne du siècle avant-dernier.

Elle ouvre une vingtaine de grandes fenêtres sur le devant du jardin, au levant ; autant par derrière ; elle n'en a pas sur les côtés. Les fenêtres sont à petits carreaux : quelques-uns, récemment remplacés, paraissent trop clairs parmi les vieux qui, auprès, paraissent verts et ternis. Certains ont des défauts que nos parents appellent des « bouillons » ; l'arbre qu'on regarde au travers se dégingande ; le facteur, en passant devant, prend une bosse brusquement.

Le jardin, rectangulaire, est entouré de murs. Il forme devant la maison une pelouse assez large, ombragée, dont une allée de sable et de gravier fait le tour. De ce côté, le mur s'abaisse pour laisser voir la cour de ferme qui enveloppe le jardin et qu'une avenue de hêtres limite à la manière du pays.

Derrière la maison, au couchant, le jardin se développe plus à l'aise. Une allée, riante de fleurs, devant les espaliers au midi, est abritée contre les vents de mer par un épais rideau de lauriers du Portugal et par quelques arbres.

Une autre allée, le long du mur du nord, disparaît sous les branches. Mes cousines l'appelaient « l'allée noire », et, passé le crépuscule du soir, ne s'y aventuraient pas volontiers.

Ces deux allées mènent au potager, qui continue en contrebas le jardin, après qu'on a descendu quelques marches.

Puis, de l'autre côté du mur que troue, au fond du potager, une petite porte à secret, on trouve un bois taillis où l'avenue de hêtres, de droite et de gauche, aboutit.

Du perron du couchant le regard, pardessus ce bosquet retrouvant le plateau, admire la moisson qui le couvre.

À l'horizon, pas très distant, l'église d'un petit village et, le soir, quand l'air est tranquille, les fumées de quelques maisons.



## André Gide *La porte étroite*

*Le fond du jardin, Pierre Allard*

Au bas de la côte, après le pont, commence une chaussée plantée de jeunes trembles, qui vous mène en droite ligne jusqu'aux premières maisons du pays. Elles sont encloses de haies, au milieu de cours pleines de bâtiments épars, pressoirs, charretteries et bouilleries, disséminés sous les arbres touffus portant des échelles, des gaules ou des faux accrochées dans leur branchage. Les toits de chaume, comme des bonnets de fourrure rabattus sur des yeux, descendent jusqu'au tiers à peu près des fenêtres basses, dont les gros verres bombés sont garnis d'un nœud dans le milieu, à la façon des culs de bouteilles. Sur le mur de plâtre que traversent en diagonale des lambourdes noires, s'accroche parfois quelque maigre poirier, et les rez-de-chaussée ont à leur porte une petite barrière tournante pour les défendre des poussins, qui viennent picorer, sur le seuil, des miettes de pain bis trempé de cidre. Cependant les cours se font plus étroites, les habitations se rapprochent, les haies disparaissent ; un fagot de fougères se balance sous une fenêtre au bout d'un manche à balai ; il y a la forge d'un maréchal et ensuite un charron avec deux ou trois charrettes neuves, en dehors, qui empiètent sur la route. Puis, à travers une claire-voie, apparaît une maison blanche au-delà d'un rond de gazon que décore un Amour, le doigt posé sur la bouche ; deux vases en fonte sont à chaque bout du perron ; des panonceaux brillent à la porte ; c'est la maison du notaire, et la plus belle du pays. (...)



**Gustave Flaubert**  
***Madame Bovary***

*Centre d'un village normand, Gaston Laborde*



(...)

Les halles, c'est-à-dire un toit de tuiles supporté par une vingtaine de poteaux, occupent à elles seules la moitié environ de la grande place d'Yonville.

La mairie, construite sur les dessins d'un architecte de Paris, est une manière de temple grec qui fait l'angle, à côté de la maison du pharmacien. Elle a, au rez-de-chaussée, trois colonnes ioniques et, au premier étage, une galerie à plein cintre, tandis que le tympan qui la termine est rempli par un coq gaulois, appuyé d'une patte sur la Charte et tenant de l'autre les balances de la justice.

Mais ce qui attire le plus les yeux, c'est, en face de l'auberge du Lion d'or, la pharmacie de M. Homais !

Le soir, principalement, quand son quinquet est allumé et que les bords rouges et verts qui embellissent sa devanture allongent au loin, sur le sol, leurs deux clartés de couleur ; alors, à travers elles, comme dans des feux du Bengale, s'entrevoit l'ombre du pharmacien, accoudé sur son pupitre. Sa maison, du haut en bas, est placardée d'inscriptions écrites en anglaise, en ronde, en moulée : « Eaux de Vichy, de Seltz et de Barèges, robs dépuratifs, médecine Raspail, racahout des Arabes, pastilles Darcet, pâte Regnault, bandages ; bains, chocolats de santé, etc. »

Et l'enseigne, qui tient toute la largeur de la boutique, porte en lettres d'or : Homais, pharmacien.

(...)



**Gustave Flaubert**  
***Madame Bovary***

Eugène Boudin  
*Jour de marché à Trouville, 1878*

(...)

L'église est de l'autre côté de la rue, vingt pas plus loin, à l'entrée de la place. Le petit cimetière qui l'entoure, clos d'un mur à hauteur d'appui, est si bien rempli de tombeaux, que les vieilles pierres à ras du sol font un dallage continu, où l'herbe a dessiné de soi-même des carrés verts réguliers.

L'église a été rebâtie à neuf dans les dernières années du règne de Charles X.

La voûte en bois commence à se pourrir par le haut, et, de place en place, a des enfonçures noires dans sa couleur bleue.

Au-dessus de la porte, où seraient les orgues, se tient un jubé pour les hommes, avec un escalier tournant qui retentit sous les sabots.

(...)



**Gustave Flaubert**  
***Madame Bovary***

Jean-François Millet, *L'église de Gréville*, 1871

Il y a une bien belle promenade à faire à Dieppe. Je n'y ai rencontré aucun promeneur.

Il faut, à la nuit tombante, suivre le quai méridional, côtoyer un groupe de maisons qui fait la tête d'une rue, et monter derrière le château par un sentier qui grimpe vers la falaise par le bord du fossé. (...)

C'est un ravin qui entaille profondément le dos de la falaise et le long duquel descend avec un mouvement ferme et superbe le haut mur du château. Ce mur, encore festonné par endroits de vieux mâchicoulis, laisse à mi-côte une haute tour carrée et en va porter une autre jusqu'au sommet de l'escarpement. Ceci est déjà beau, mais il ne faut pas s'en contenter.

Il faut gravir sur la cime même de la falaise, si l'on n'a pas trop peur des formes vagues qu'on voit sauteler lourdement sur l'herbe. Il faut avancer bravement et n'avoir pas horreur des choses de l'ombre. Quand on sera en haut, on verra. J'y étais tout à l'heure ; je m'étais avancé au bord de la falaise, quelques pas au-delà d'une vieille barrière de bois qu'on a mise là sans doute pour les vaches, car je n'y ai pas vu un être humain.

À ma droite, un peu au-dessous de moi, le château avec ses toits et ses tourelles faisait un bloc de ténèbres. Quand même une grosse douve ne me l'eût pas cachée, il m'eût été impossible de distinguer la jolie fenêtre de la Renaissance par où s'était enfuie, il y a bientôt deux cents ans, cette belle madame de Longueville qui était de si bon conseil dans l'occasion et qui avait, dit M. de Retz, une charmante langueur naturelle avec des réveils lumineux et surprenants. Au-dessous et au-delà du château, un abîme ; et dans cet abîme quelques lignes confuses d'ombres et de reflets se coupant à angles droits avec trois ou quatre étoiles rouges éparses et comme noyées dans ce labyrinthe de formes indécises.



**Victor Hugo**  
***Lettre à Adèle***  
**8 septembre 1837**

Eugène Bellangé  
*Les falaises et le château de Dieppe en 1879*



Après Dieppe, j'ai visité Saint-Valéry-en-Caux, petit port insignifiant.

Mais une ville charmante, c'est Fécamp.

L'église est du plus beau gothique sévère, presque romane, avec des chapelles de la Renaissance qui sont des bijoux, et de fort belles tombes du quinzième siècle. Presque plus de vitraux. Les débris du jubé, dispersés çà et là dans l'église, sont les plus admirables fragments qu'on puisse voir.

Il y a là des têtes comme chez Raphaël dans une fort belle adoration de la Vierge au tombeau (de grandeur naturelle).

Il y a une tête de sculpture peinte d'un homme qui tient un livre qui est le plus étonnant portrait d'Ingres que tu puisses te figurer.

Je le défierais lui-même de se faire plus ressemblant.



**Victor Hugo**  
***Lettre à Adèle***  
**8 septembre 1837**

Fécamp, église Saint-Étienne (16<sup>ème</sup> s.)

Je gagne la barriai. Entre deux fossés plantés d'arbres qui, de loin, forment une muraille de verdure, la barrière cauchoise ferme l'entrée et protège la vie privée.

Pour l'ouvrir, il faut soulever le clapet en prenant bien garde à ne pas se pincer les doigts. Vous vous acharnez, il résiste. Enfin, après des efforts renouvelés, il cède.

La barrière libérée tourne sur ses gonds (...) en miaulant (l'huile coûte cher) contre le dos du fossé.

Le miaulement réveille le quin couché dans son tonneau, sous les pommiers (...).

Afin de l'éviter, vous faites un pas à gauche, et, à tous les coups, vous vous mettez les pieds dans le purin (le routeux... comme on dit ici).

Vous avez beau regarder, il n'y a toujours personne : juste quelques poules juquées sur le fumier et un vio à l'abri du fossé. C'est tout.

« *Guettez les fenêtres de la maison. Un rideau bouge : on vous a vu.* »



**Bernard Alexandre**  
*Le horsain*  
*Vivre et survivre*  
*en Pays de Caux*

Une demi-heure plus tard, nous étions à Eu.

Au bas de la rue des Marronniers, notre voiture roula bruyamment sur les pavés durs de la grande place froide et déserte, pendant que le cocher annonçait son arrivée en faisant claquer son fouet à tour de bras, remplissant la petite ville morte de la musique déchirante de sa lanière de cuir.

Bientôt, on entendit, par-dessus les toits, sonner une horloge — celle du collège, me dit Rouletabille — et tout se tut.

Le cheval, la voiture, s'étaient immobilisés sur la place. Le cocher avait disparu dans un cabaret.

Nous entrâmes dans l'ombre glacée de la haute église gothique qui bordait, d'un côté, la grand'place. Rouletabille jeta un coup d'oeil sur le château dont on apercevait l'architecture de briques roses couronnées de vastes toits Louis XIII, façade morne qui semble pleurer ses princes exilés ; il considéra, mélancolique, le bâtiment carré de la mairie qui avançait vers nous la lance hostile de son drapeau sale, les maisons silencieuses, le café de Paris — le café de messieurs les officiers — la boutique du coiffeur, celle du libraire.

N'était-ce point-là qu'il avait acheté ses premiers livres neufs, payés par la Dame en noir ?...

(...)

Il m'entraîna dans une ruelle qui descendait une pente rapide, pavée de cailloux pointus. Il me tenait par la main et je sentais toujours sa fièvre.

Nous nous arrê tâmes bientôt devant un petit temple de style jésuite qui dressait devant nous son porche orné de ces demi-cercles de pierre, sortes de « consoles renversées », qui sont le propre d'une architecture qui n'a contribué en rien à la gloire du XVIIe siècle.

Ayant poussé une petite porte basse, Rouletabille me fit entrer sous une voûte harmonieuse au fond de laquelle sont agenouillées, sur la pierre de leurs tombeaux vides, les magnifiques statues de marbre de Catherine de Clèves et de Guise le Balafré.

— La chapelle du collège, me dit tout bas le jeune homme.



**Gaston Leroux**  
*Le parfum  
de la dame en noir*

Eu, vue générale, gravure du 19<sup>ème</sup> s.

## Le Pays de Caux vu par un géographe au début du XXe siècle

Le nom de Haute-Normandie se présente de lui-même à l'esprit quand, vers Yvetot ou Yerville, on embrasse autour de soi l'horizon. De larges ondulations se déroulent à perte de vue. On a gravi péniblement l'accès. Que l'on vienne de Rouen, du Vexin ou du Pays de Bray ou du rivage de la mer, il a fallu s'élever le long d'étroites vallées tapissées de hêtres, on a franchi des lambeaux de forêts, réduites aujourd'hui, mais qui jadis couvraient tous les abords, et voici maintenant que s'étend un pays découvert qu'aucune ligne de relief ne borne à l'horizon.

Entre les champs de blé, dont les ondulations contribuent à amortir encore les faibles ondulations du sol, se dessinent çà et là des bandes sombres : ce sont des rangées d'arbres derrière lesquels s'abritent les fermes ou à travers lesquels se dispersent les maisons des villages.

Estompées dans la brume, ces lignes forment des plans successifs. Cela donne une impression à la fois d'ampleur et de hauteur.



Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France*  
1<sup>ère</sup> édition en 1904 aux Editions de la table ronde



## Description du Pays de Caux dans un guide touristique du XIXe siècle

Les terrains de cette contrée sont généralement peu accidentés.

C'est une plaine immense sur laquelle sont plantées, autour de chaque ferme, de très hautes futaies, qui ont la double mission d'abriter en été le laboureur des ardeurs du soleil, et de protéger le chaume de ses bâtiments aratoires contre l'impétuosité des ouragans d'automne.

*Guide-Joanne, Itinéraire général de la France, Normandie, troisième édition, Paris, Hachette, 1881*

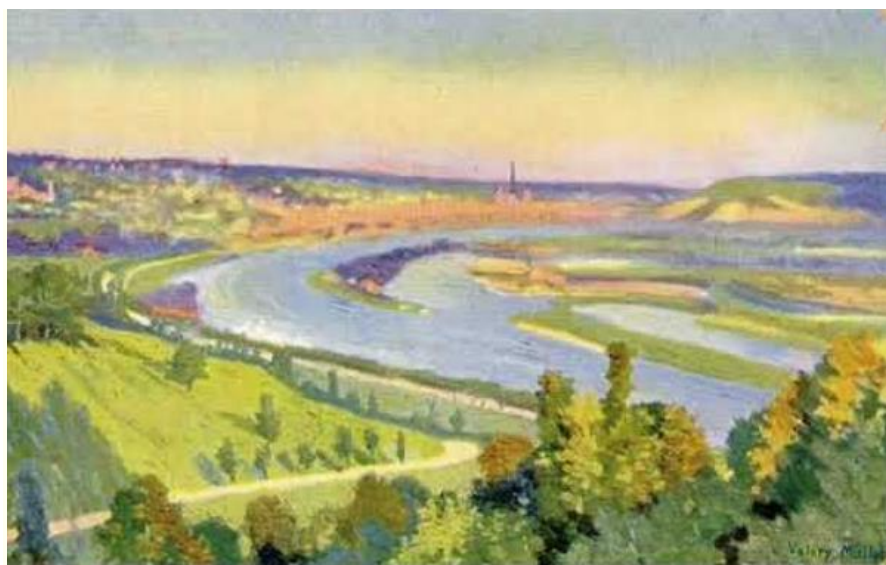


Nos parents étant morts pendant notre petite enfance, l'abbé nous prit au presbytère et nous garda.

Il desservait depuis dix-huit ans la commune de Join-le-Sault, non loin d'Yvetot.

C'était un petit village, planté au beau milieu de ce plateau du pays de Caux, semé de fermes qui dressent çà et là leurs carrés d'arbres dans les champs...

La commune, en dehors des chaumes disséminés par la plaine, ne comptait que six maisons alignées des deux côtés de la grande route, avec l'église à un bout du pays et la mairie neuve à l'autre bout.



**Guy de Maupassant**  
*Une surprise*  
in. *Gil Blas* (1883)

## L'utilisation du fossé au début du XXe siècle pour l'industrie linière

Dans le talus (dit fossé) qui ceinturait la cour plantée de pommiers - une particularité des fermes du Pays de Caux - mon père avait creusé une très large brèche de forme circulaire qu'il avait recouverte d'une sorte de cheminée en forme de bulbe, faite de torchis, avec ouverture au sommet.

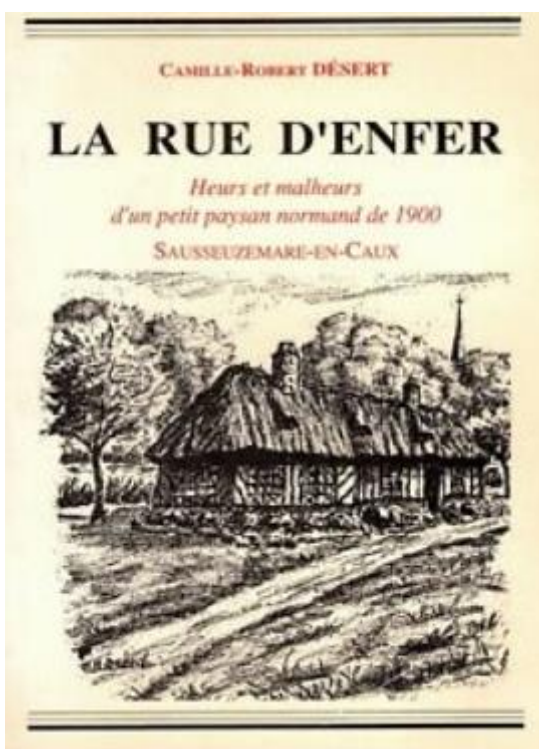
Dans ce « four à lin », on disposait une sorte de gril constitué par des bâtons que l'on posait, un à un, à mesure que l'on plaçait dessus, verticalement le lin roui ; et cela, sans trop le presser, afin d'assurer un bon tirage, une bonne ventilation.

Ensuite commençait la « chauffe », destinée à rendre la tige cassante. La chaleur était obtenue par un feu alimenté par les tiges brisées d'une opération précédente. [...]

Bien entendu, on s'ingéniait à prévenir tout embrasement spontané, sans toutefois toujours y parvenir. Cela faisait alors une belle, rapide et fort coûteuse flambée. Le lin était perdu, le four à reconstruire.

Naturellement, aucune assurance n'aurait consenti à couvrir un risque de cette nature.

Commençait alors le teillage. Défourné et encore tout chaud, le lin passait à la broyeuse à main [...]



**Camille-Robert Désert**  
***La rue d'enfer***  
***Saussezemare-en-Caux***  
**Editions Bertout, 1993**